

Jeremy Scott

Les Prodiges

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Pagel*



Titre original : *The Ables*

Publié par : Clovercroft Publishing, USA
© 2015, Jeremy Scott

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti – CS70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

Prologue

Vous qui êtes voyants devrez, au moins un moment, faire preuve de tolérance : un aveugle ne peut fournir que des informations visuelles limitées et, franchement, je n'ai pas vu grand-chose de ce que je m'appête à vous raconter. Par chance, j'ai bien d'autres informations à signaler.

Quoique mes yeux ne soient pas fonctionnels – et ce depuis toujours –, j'ai été témoin d'événements fantastiques. Certains horribles, d'autres stupéfiants.

Un autre monde existe, imbriqué dans celui que vous connaissez. Vous n'en avez eu que des visions fugitives, suffisamment pour échafauder quelques théories du complot, mais pas assez pour prouver quoi que ce soit. Il s'agit d'un monde où des gens de prime abord ordinaires accomplissent des choses étonnantes.

C'est ce que je vais vous raconter.

Il est des secrets qu'on ne viole en aucun cas, et cette histoire en est remplie. La vérité éclatera toutefois très bientôt au grand jour, et il ne faudra pas longtemps au monde entier pour découvrir ce qui est resté caché pendant des siècles.

Durant une bonne partie de ce récit, les informations que j'ai glanées sans l'aide de mes yeux et grâce aux témoignages de mes amis devront vous suffire. Pas d'inquiétude : je ferai de mon mieux pour compenser ma cécité par mes quatre autres sens.

Je m'y suis entraîné toute ma vie. Vous seriez surpris de constater tout ce que je peux apprendre sur une personne ou un objet simplement en écoutant, en sentant et en touchant. Ne dédaignez

pas ces méthodes et peut-être apprendrez-vous des choses intéressantes, vous aussi.

Autrefois, tout comme vous, je lisais des récits mettant en scène des gens normaux qui accomplissaient des prouesses. Et puis je me suis retrouvé au beau milieu d'une histoire de ce genre-là. Cette expérience m'a appris pas mal de choses sur moi-même... et sur d'autres. Des choses qui pourraient se révéler utiles à quelqu'un comme vous, sur le point de voir son univers retourné sens dessus dessous, comme l'a été le mien.

Donc, si vous croyez à l'incroyable – et je sens que c'est le cas –, lisez ce récit.

PREMIÈRE PARTIE

L'été

Chapitre 1

La discussion

J'avais douze ans quand j'eus « la discussion » avec mon père. Ce fut le moment le plus fabuleux de mon existence. Il commença plutôt mal, mais il marqua le tournant de ma vie.

Vous devez vous demander si douze ans, ce n'est pas un peu tard pour avoir « la discussion ». C'est exactement ce que je me disais aussi. J'avais réuni toutes les informations que j'estimais nécessaires en écoutant parler les gens et, pour être franc, je me félicitais depuis un certain temps de faire partie des veinards auxquels leurs parents n'éprouvent pas le besoin d'expliquer d'où viennent les bébés. *Cette discussion-là serait sûrement arrivée plus tôt.* Je me croyais bien à l'abri.

Je compris que quelque chose couvait dès que papa prononça son premier mot.

– Fils...

Ses entretiens avec mon frère ou moi pendant notre enfance pouvaient atteindre trois degrés de sérieux – « sérieux modéré », « sérieux normal » et « supersérieux » –, degré reconnaissable au tout premier mot de sa toute première phrase. S'il attaquait par notre diminutif – Phil pour moi, Pat pour mon frère –, nous étions dans le domaine du « sérieux modéré », donc nullement obligés d'interrompre notre activité ni de tourner la tête vers lui, tant que nous entendions ce qu'il disait et parvenions à le lui répéter.

Les discours commençant par notre prénom entier, ou bien par notre prénom et notre nom de famille accolés, étaient du type « sérieux normal » : laisse tomber ce que tu es en train de faire,

tourne-toi et écoute ; il y a probablement une nouvelle règle que tu devras appliquer une fois l'entretien terminé. Cette variété-là détenait presque toujours un potentiel d'escalade latent, aussi fallait-il s'y engager avec précaution.

Si la discussion débutait par « fils », alors là, c'était accroche-toi sous peine de mort. Soit on avait fait une bêtise vraiment spectaculaire et on allait recevoir le châtiment de notre vie... Soit on allait déménager dans un autre État. Soit quelqu'un était mort. En outre, la longueur de la pause entre le mot « fils » et le reste du discours était directement proportionnelle à la gravité du sujet. De toute ma vie, mon père avait entamé cinq conversations avec moi de cette manière-là. C'était un truc qu'il ne sortait que pour les annonces les plus dévastatrices.

– Fils... dit-il.

J'étais en train de lire – *Moby Dick* : les classiques étaient les textes les plus faciles à trouver en braille, même si, au fil du temps, nous avions aussi réussi à dénicher une poignée de BD. Aussitôt, j'ai senti mon estomac se nouer. J'avais pourtant perçu au bruit que papa était entré dans la pièce d'un pas assez nonchalant, sûrement les mains dans les poches de son pantalon de costume – il portait toujours un pantalon de costume, toujours, sans exception. Je le visualisai debout là, attendant quelques instants avant de lâcher sa bombe.

– Ça te dit d'aller faire un tour en voiture ?

Je répondis ce que tout garçon de douze ans répondrait à la question la plus lourde d'implications de l'univers :

– Euh, ouais... d'accord... sans doute.

J'ignorais ce qui m'attendait, mais j'étais à peu près sûr que ça n'allait pas me plaire.

– Super, dit papa avec un enthousiasme un peu forcé. Je vais chercher les clefs.

Comme il tournait les talons, mon esprit démarra à cent à l'heure. Si quelqu'un était mort, il aurait paru plus bouleversé. Même s'il avait sans conteste une attitude inhabituelle, il n'était pas triste. Nerveux, peut-être ? Il se comportait de manière bizarre, mais pas bizarre du genre « ta grand-mère est morte ». D'ailleurs, ma grand-mère était déjà morte – tous mes grands-parents l'étaient.

Nous n'allions pas non plus déménager : nous venions d'arriver à Freepoint depuis tout juste cinq semaines.

Une pensée horrible me frappa tandis que je passais en revue les possibles raisons de l'entretien apocalyptique à venir : j'étais sur le point de subir « la discussion ». Après avoir éliminé très vite plusieurs autres idées, je ne voyais que cette théorie-là qui tienne la route. Papa et moi n'avions jamais eu « la discussion ». Et il était nerveux !

Tandis que se précisait mon sort, j'eus quasiment envie de mourir : je serais volontiers resté consigné mille jours dans ma chambre plutôt que d'écouter mon père me parler de sexe. Je m'attendais à un moment atroce, et j'étais sûr qu'il serait encore bien pire que tout ce que j'imaginai.

Comme nous allions sortir, ma mère entra avec mon frère cadet. Elle me pressa l'épaule sans dire un mot, et je sus qu'elle me souriait. *Oh, merde*, pensai-je, *c'est vraiment « la discussion »*.

– Descends du plan de travail ! cria-t-elle à Patrick, la main toujours sur mon épaule.

Maman excellait dans l'art de disputer un de ses enfants sans cesser de parler au second.

– Je t'aime, me dit-elle d'une voix douce, avant d'avertir sèchement, sans tourner la tête : Patrick, je compte jusqu'à trois !

Elle excellait aussi dans l'art de voir du coin de l'œil et de deviner à la perfection ce qui se déroulait dans les autres pièces de la maison.

Elle me lâcha l'épaule et, tandis que je suivais papa dans le garage, fit volte-face pour courir après Patrick. Je l'entendais encore crier quand je montai à bord du 4 × 4.

Patrick, onze ans, se comportait comme s'il en avait quatre. Plus il grandissait, plus il devenait hyperactif. Il était né tout juste quinze mois après moi et, même sans avoir parlé sexe avec mes parents, je savais qu'ils n'avaient pas perdu de temps. Certains jours, nos âges rapprochés faisaient de Pat et moi les meilleurs amis du monde, inséparables. D'autres jours, son énergie débordante et ma cécité nous poussaient à nous éviter.

Une fois sur la route, la nausée me prit. Sachant que l'expérience serait émotionnellement douloureuse, j'estimai préférable d'en terminer aussi vite que possible.

– Alors... où est-ce qu'on va ? m'enquis-je.

J'avais tenté de prendre un ton décontracté, mais je n'étais pas du tout convaincant.

– Tu te rappelles M. Charles ? demanda papa.
– Le vieux monsieur que tu invites toujours à dîner ? répondis-je après un instant de réflexion.

C'était un type très âgé, qui était venu une ou deux fois à la maison depuis qu'on avait emménagé à Freepoint. Il avait l'air assez gentil, mais était terriblement silencieux, au point que, certains soirs, il ne disait pas un mot. Je m'étais souvent demandé ce qu'il avait en commun avec mon père : sans doute lui rappelait-il le sien, mort avant ma naissance. Quoi qu'il en soit, ce vieillard me mettait mal à l'aise.

– Lui-même, acquiesça papa. (Il semblait impressionné que j'aie su de qui il parlait.) Eh bien, M. Charles a une ferme un peu en dehors de la ville, et j'ai pensé qu'on pourrait la visiter.

– On va se balader dans une ferme ? lâchai-je sans pouvoir me retenir.

– Eh oui.

Vaincu – et encore nauséux –, j'appuyai sur un bouton de l'autoradio pour sélectionner une station que j'aimais, montai un peu le son et me laissai aller au fond de mon siège, les bras croisés.

C'est le genre de truc qui pourrait me marquer à vie. Je suis bien trop vieux pour ça. Mon père va me parler de la petite graine au moins un an après l'âge auquel il aurait dû le faire... et en plus dans une ferme, histoire d'avoir sous les yeux de vraies graines en train de germer. Génial. Au moins, je n'aurai pas à voir sa tête. Ce serait... encore plus gênant. Pauvre Patrick, il est carrément dans le caca.

Freepoint était une petite ville, peut-être neuf ou dix mille habitants. Il n'y avait que quelques feux de croisement et une seule épicerie – l'Épicerie de Freepoint. En ville, tout portait des noms aussi imaginatifs. Il y avait la Banque de Freepoint. La Cafétéria de Freepoint. La Quincaillerie de Freepoint.

C'était vraiment aux antipodes de notre domicile précédent à New York. Je ne sais pas si nous aurions pu déménager dans un endroit plus différent. Le lendemain, j'entrerais au Collège-Lycée de Freepoint – qui accueillait des classes de la cinquième à la terminale. Pat, en retard d'un an sur moi, irait à l'École primaire de Freepoint. Il avait d'ailleurs piqué plusieurs crises à ce sujet : à New York, un élève de sixième allait au collège, pas à l'école primaire.

Traverser Freepoint en voiture prenait en général cinq minutes. Après deux chansons, nous avions déjà dépassé les rues

que je reconnaissais à leurs bruits et à leur ambiance pour arriver dans les faubourgs.

La voiture finit par s'engager sur une longue allée de graviers et par s'arrêter. Papa coupa le moteur puis enleva les clefs du contact. Plusieurs secondes s'écoulèrent en silence.

– Bon... on y est, dit-il enfin. Allons nous dégourdir un peu les jambes.

S'il le faut.

– D'accord, fis-je à haute voix.

Il m'entraîna derrière la maison, où je l'entendis crier « bonjour » à M. Charles, lequel devait être mort ou hors de portée de voix, car il ne répondit pas. J'entendis des poules caqueter et battre des ailes, un chien aboyer au loin. Après nous avoir fait traverser une arrière-cour qui paraissait bien plus vaste que la nôtre, papa nous mena jusqu'aux terres cultivées.

– À ta gauche, il y a un très grand champ de maïs, et, à ta droite... un autre, aussi vaste. On est sur un chemin de terre, entre les deux, et le maïs est plus haut que moi.

Mon père – toute ma famille, en fait, même Patrick – prenait grand soin de planter le décor à mon intention quand nous arrivions dans un lieu nouveau, pour m'aider à visualiser mon environnement. J'ai toujours estimé qu'on ne pouvait pas être plus gentil, et je le dis sans aucune ironie.

– Il y a presque sept hectares de cultures. (Il cessa de marcher.) Nous arrivons à une table de pique-nique sous deux grands chênes jumeaux. Asseyons-nous.

Je m'assis sur la table, les pieds sur le banc, face à un des champs. Ce fut alors que mon père commença à soupirer et à se tortiller. Pour la première fois, je me demandai ce qu'il éprouvait et réalisai que cette conversation ne devait pas lui plaire plus qu'à moi.

Une bonne brise soufflait, agitant les feuilles des chênes et le haut des plants de maïs. Le chien aboyait encore, mais paraissait désormais bien plus loin. En dehors de cela, le silence régnait de façon inquiétante. Quand on prête autant d'attention que moi aux bruits, un silence quasi absolu est très rare.

– Fils... dit mon père pour la deuxième fois en une heure, avant de marquer la plus longue pause post-« fils » de toute l'histoire de nos grands entretiens.

J'eus l'impression qu'elle durait une minute complète, voire deux.

– Fils, répéta-t-il, comme s'il tentait de lancer son discours à la manivelle. Je t'ai emmené ici aujourd'hui pour que nous ayons une discussion.

Ah, merde ! Je le savais. Finis-en vite, par pitié.

– Mais ce n'est pas une discussion facile.

À qui le dis-tu !

– Cela dit, c'est une discussion importante que tous les enfants de cette ville devront avoir un jour ou l'autre avec leur père ou leur mère. Et, à dire vrai, elle arrive un peu tard. J'ai attendu plusieurs mois de trop. Je crois que je refusais d'admettre que tu es en train de devenir un homme.

Tue-moi. Mais tue-moi donc.

– Le temps passe très vite, comme tu t'en rendras compte, et je n'étais tout bonnement pas aussi prêt que j'espérais l'être.

Oh, mais, nom de...

– Cependant tu es assez vieux, maintenant, pour avoir besoin de savoir certaines choses. Je ne peux pas t'empêcher de grandir, mais je peux te protéger et t'aider à prendre des décisions sensées. Pour prendre ces décisions-là, toutefois, tu as besoin d'informations.

J'étais à peu près sûr que les neuf dixièmes de ce discours sortaient d'un bouquin de conseils aux parents. Ou d'une réunion spéciale après l'école. Mon père ne s'exprimait jamais de cette manière-là, ce qui me déstabilisait encore plus.

Je décidai d'abréger nos souffrances à tous les deux, ou du moins d'essayer.

– Papa, je sais ce que tu vas dire. Je sais de quoi tu veux parler. Pas la peine d'aller plus loin, parce que je suis déjà au courant de tout.

– Vraiment ? répondit-il, incrédule, comme il le faisait chaque fois que je disais savoir qui était l'assassin au bout de dix minutes d'un épisode de série policière.

Je n'avais pas besoin de le voir pour savoir qu'il souriait jusqu'aux oreilles.

– Mais oui, répondis-je avec audace et autorité.

C'était d'ailleurs plus ou moins vrai. Je connaissais l'idée générale. Je pourrais acquérir les détails par l'expérience.

– Phillip, je sais que les jeunes du quartier parlent beaucoup, qu'il y a des conversations à voix basse...

À voix basse ? Ça fait combien de temps que t'as eu douze ans, toi ?

– ... mais je doute vraiment que tu saches de quoi nous allons discuter.

Son ton était soudain bien plus décontracté, comme si ma certitude avait brisé un peu la glace entre nous.

Il marqua une nouvelle pause, assez brève.

– Par ailleurs, étant ton père, j'ai le devoir de t'expliquer le monde, même si ce n'est pas facile. De dissiper les informations erronées que tu as pu entendre. Donc... dans ce but... finissons-en.

Oh oui !

– Tu as maintenant douze ans. Tu rentres en cinquième demain, dans une nouvelle école. Tu seras bientôt un homme. Donc ta mère et moi pensons qu'il est temps que tu en saches plus – beaucoup plus – au sujet de...

Il laissa s'écouler un instant pour soigner ses effets, tel un Monsieur Loyal de la conversation père-fils sur la sexualité, puis il poussa un soupir exagéré – le genre qu'on lâche juste avant de dire quelque chose qu'on ne pourra pas rattraper – et acheva sa phrase :

– ... tes superpouvoirs.

L'humour de mon père, c'est bien connu, n'est hilarant que pour lui. Il se compose pour l'essentiel de calembours atroces et de jeux de mots peu astucieux. Si on lui disait « Fais-moi rire », par exemple, il pointait le doigt sur vous, émettait un bruit de tapette à mouches électrique et déclarait : « *Pouf !* Tu es rire. »

En général, chacune de ses vanes époustouflantes, que nous entendions pour la plupart au moins une fois par semaine, était suivie d'un rire bon enfant. Il n'y avait rien de plus agaçant.

J'attendis un bon nombre de battements de cœur après la fin de sa phrase, mais ne perçus pas le rire coutumier. Sans doute se retenait-il un peu plus longtemps que d'habitude après ce gag inédit.

– Mes quoi ? interrogeai-je, un peu irrité.

J'étais tellement prêt à encaisser une grosse plaisanterie que je n'envisageais pas la possibilité qu'il soit sérieux. Cela ne me traversa même pas l'esprit. C'était « la discussion », et il ne faisait

que la prolonger pour s'amuser. J'en étais certain au point de ne pas comprendre pour de bon ce qu'il me disait.

– Phillip, reprit-il doucement, la voix souriante, de tous les gens que je connais, c'est toi qui as l'ouïe la plus fine. Tu t'attends vraiment à ce que je croie que tu n'as pas entendu ?

Je méditai un moment la question. J'avais bel et bien une ouïe exceptionnelle, en grande partie parce que j'étais aveugle. On dit que, si un sens fait défaut, les autres le compensent, et j'ai la preuve que c'est exact à cent pour cent.

Je l'avais entendu dire « tes superpouvoirs », là-dessus il n'y avait aucun doute.

Mais ça ne peut pas vraiment vouloir dire que j'ai des superpouvoirs, hein ? Parce que ça serait ridicule.

Il stoppa net le cours de mes pensées.

– Je suis ici pour t'annoncer que ton monde ne sera plus jamais le même. À compter d'aujourd'hui, tu entames un voyage. Un voyage au terme duquel tu deviendras... gardien.

Mon esprit nageait dans les limbes. La tête inclinée sur le côté, façon labrador, j'avais l'impression d'avoir du pudding à la place du cerveau. Je lâchai donc une phrase qui avait pour but de me faire gagner un peu de temps.

– Je vais devenir concierge ? Qu'est-ce que tu racontes, papa ? Ce fut alors qu'il pouffa.

– Ce n'est pas une blague, fils, je te le jure. Cette conversation est la plus sérieuse que nous ayons jamais eue, toi et moi. Si tu arrives à garder l'esprit ouvert... et à écouter... je t'expliquerai ce que ça signifie exactement et pourquoi nous avons dû te le cacher jusqu'ici.

Je me contentai de hocher la tête.

Il a bien dit « superpouvoirs », hein ?

Mon père reprit la parole avec nervosité.

– Les superhéros sont réels, comme dans tes BD – plus ou moins. Ils existent vraiment. (Il hésita l'espace d'un instant.) Tous les jours, à travers le monde entier, ils arrêtent des criminels. Certains volent, d'autres disposent d'une superforce. Il y a des milliers de superpouvoirs répertoriés, que tu apprendras à l'école cette année, mais je vais trop vite. (Il prit une profonde inspiration, sûrement pour remettre de l'ordre dans ses pensées.)

Il faut que tu me pardonnes : c'est ma première conversation père-fils sur les superhéros.

J'acquiesçai à nouveau, quoique toujours pas redescendu sur terre. Je ne bougeais que par pur réflexe. La plus grande partie de ce qu'il disait me passait au-dessus de la tête, car je n'arrêtais pas d'entendre le mot « superhéros » résonner dans mon cerveau.

– Tu descends d'une longue lignée de superhéros – que l'on appelle gardiens –, qui commence aux arrière-arrière-arrière-grands-parents de tes grands-parents. Ta mère et moi avons des pouvoirs. Aussi loin que remonte notre arbre généalogique, il abrite d'authentiques héros qui ont possédé des identités secrètes, des superpouvoirs, et ont consacré leur temps et leurs efforts à protéger leurs semblables. Dans la mythologie grecque ou romaine, on appelait ça des dieux. Dans les BD, on appelle ça des superhéros. Mais ils font tous partie de la même lignée. Les gardiens sont extrêmement prudents, raison pour laquelle on n'entend jamais parler d'eux aux informations.

Comme s'il venait d'y penser, il ajouta :

– Certains superpouvoirs agissent sur la mémoire ; ils aident aussi à nous garder dans l'ombre. Cette ville, Freepoint, est une ville de gardiens. Il en existe deux autres dans le monde. Ce sont des havres sûrs pour les héros et ceux qui les assistent. Tous leurs habitants sont des gardiens ou ce qu'on appelle des assistants humains – des êtres dépourvus de pouvoirs qui aident et soutiennent la communauté gardienne.

Une autre profonde inspiration.

– Nous avons déménagé ici pour toi, fils. Et pour ton frère. Pour que vous puissiez aller à l'école avec des garçons et des filles de votre âge qui, tous, sont en train d'acquérir leurs pouvoirs... comme toi. Pour que vous appreniez à utiliser ces pouvoirs sans risque, efficacement, afin de devenir des membres productifs de la communauté gardienne. (Il marqua une pause d'un instant.) Tu as des questions jusqu'ici ?

Je demeurai assis en silence durant ce qui me parut une éternité, commençant tout juste à comprendre ce qu'il me disait et m'efforçant de croire que cela pouvait être la vérité. Mon père était en train de m'annoncer que j'avais hérité de superpouvoirs

et que j'allais fréquenter un lycée spécial pour superhéros... dans une ville réservée aux superhéros.

Je poussai un énorme soupir de soulagement.

– Et moi qui croyais que tu allais me parler de sexe.

Le véritable rire de papa, bien plus agréable à entendre que le ricanement bancal forcé dont il se fendait après ses calembours, résonna dans l'air tranquille de la ferme.

– Tu croyais que j'allais te parler de sexe ? répéta-t-il, crachant chaque mot et s'étranglant d'hilarité. Je n'ai jamais rien entendu de plus drôle. (Il hoqueta.) Oh, Seigneur, non ! (Son rire enflait encore.) Le sexe est le dernier sujet que j'ai envie d'aborder avec toi !

Une seconde vague de calme s'abattit sur moi. Je ris à mon tour, d'abord nerveusement, mais bientôt de bon cœur, tout comme papa, jusqu'à ce qu'il redevienne sérieux d'un seul coup.

– Je veux dire... balbutia-t-il. À moins que tu ne penses qu'on doit avoir une discussion sur...

La vague de calme repartit brutalement vers le large.

– Non ! m'exclamai-je, avec un peu plus d'excitation que nécessaire.

– Parce que, continua-t-il, je suppose que tu apprendras ce dont tu auras besoin en vivant ta vie, tout simplement, mais si *jamais* il y a quelque chose que tu veuilles me demander sur...

Cette fois, je le coupai.

– C'est bon, papa. Tout va bien. Je n'ai besoin de rien. On pourrait pas juste arrêter de parler de ça ?

– Pas étonnant que tu aies réagi aussi bizarrement. Tu croyais que c'était la discussion sur la petite graine, réalisa-t-il à haute voix, gloussant encore par à-coups.

– De toute façon, la petite graine, on nous en a parlé en SVT en sixième.

– C'est bien ce que je pensais, déclara-t-il, malicieux.

Une ou deux minutes s'écoulèrent ainsi, mon père appréciant le comique de la situation tandis que je me réjouissais de savoir que, finalement, j'allais couper à « la discussion ». C'était un moment très agréable.

– Bon, alors, apprendre que tu as des superpouvoirs doit être une bonne surprise, non ? lança-t-il, reprenant les rênes de la conversation.

– Je ne comprends pas, papa. Si tu parles de mon ouïe développée ou de trucs de ce genre, je ne crois pas qu'on puisse appeler ça un superpouvoir.

– Ce n'est pas de ça que je parle, Phillip. (Il me posa la main sur l'épaule.) Je sais qu'une montagne d'informations te tombe dessus d'un seul coup et je regrette que ça doive se passer comme ça. Il va te falloir du temps pour tout assimiler, j'en suis conscient. Ç'a été pareil pour moi quand j'ai eu cette discussion avec ton grand-père – ici même, d'ailleurs.

– Grand-père avait des superpouvoirs ?

Je ne l'avais jamais connu, mais mes parents me l'avaient toujours dépeint comme un gentil petit vieux qui adorait raconter de mauvaises blagues – allez savoir pourquoi. Il était mort avant ma naissance, dans un accident de voiture.

La leçon continua.

– Oui. Mon père avait le talent d'absorption, qui permet d'utiliser le pouvoir des autres héros se trouvant à proximité. Il était capable de soulever un avion au-dessus de sa tête sans transpirer ou de faire l'aller-retour Paris-ici en dix secondes... tant que le gardien adéquat se trouvait près de lui. Pendant un moment, ç'a été le héros le plus populaire au monde.

– Alors... il n'était pas voyageur de commerce ?

– Non, répondit papa, ironique. Non, ton grand-père est un des plus grands gardiens qui aient jamais vécu. On l'appelait Polyman – c'était l'époque où on adoptait encore des noms du genre « Supermec », « Génialtype » et tout ça. Aujourd'hui, on se contente de... ma foi, de combattre le crime. On n'a plus de costume particulier. Mais ton grand-père en avait un : il portait une cape d'un bleu profond, avec un liseré argent. (J'ai aussitôt visualisé une figurine bleu et argent que mon père gardait depuis toujours dans la vitrine de son bureau, un homme en train de soulever un rocher géant au-dessus de sa tête.) Il a été l'un des derniers superhéros à conserver l'élément théâtral du combat contre le crime – et il a envoyé derrière les barreaux plus de criminels que tous ses pairs réunis. Il ignorait la peur.

De toute évidence, ces souvenirs étaient pour lui aussi frais que s'ils avaient été de la veille. Et il en tirait une immense fierté.

Une pensée triste me vint.

– Il n'est pas mort dans un accident de voiture, alors ?

Je sentis l'humeur de mon père s'assombrir un peu.

– Non. Il a été tué au combat. Par un des supercriminels les plus tristement célèbres du monde, un certain Artimus, l'un des pires à avoir jamais vécu.

Je sentais que l'histoire ne s'arrêterait pas là. Pas du tout. Puisqu'il ne semblait pas vouloir me donner plus de détails, je décidai d'aiguiller la conversation vers un sujet moins déprimant.

– Et c'est de lui que tu tiens tes pouvoirs ?

Papa reprit son attitude normale tandis qu'il s'extrait de ses douloureux souvenirs.

– Oui, c'est tout à fait ça.

– Alors, tu as aussi le pouvoir d'absorption ?

Ne connaissant pas le principe, je supposais qu'on acquérait simplement le pouvoir d'un de ses parents.

– Hélas ! non. On n'a qu'une chance sur dix d'hériter le pouvoir d'un de ses parents. Et celui de mon père est extrêmement rare. Il n'y a eu qu'une poignée d'absorbateurs dans toute l'histoire connue. Mes pouvoirs sont mentaux. Mais attends... laisse-moi revenir un peu en arrière.

Il s'animait, soulagé de pouvoir enfin partager avec son fils tout ce qu'il avait dû tenir caché pendant des années.

– Il existe deux sortes de superpouvoirs : mentaux et physiques. Certains tiennent des deux catégories, on les appelle hybrides, mais ils sont très rares. Les pouvoirs mentaux sont, bien sûr, des pouvoirs de l'esprit. Par exemple, la lecture dans les esprits, l'amélioration cognitive, la supermémoire. Parmi les pouvoirs physiques, il y a la superforce, le vol, les divers rayons optiques, et ainsi de suite. On répertorie plus de deux mille superpouvoirs, et la plupart ne sont ni très spectaculaires ni exaltants. Par exemple, des compétences exceptionnelles en maths, en sciences ou en technologie. Ces héros-là sont capables d'opérer à un tout autre niveau que les plus intelligents des humains ; ils accomplissent avec leur cerveau des calculs pour lesquels la majorité des gens a besoin d'un ordinateur. Certains gardiens disposent juste d'une coordination œil-main exceptionnelle ou de réflexes hyperrapides. Les pouvoirs les plus tape-à-l'œil – la vision à rayons X ou l'invisibilité – sont plus rares qu'on ne pourrait le croire. Notre famille a eu beaucoup de chance. Je suppose qu'on a de bons gènes.

J'avais été très patient jusqu'ici, mais la question me brûlait les lèvres.

– C'est quoi mon superpouvoir, papa ?

– Le même que le mien, Phillip. La télékinésie.

La télékinésie. La télékinésie. C'est quoi, la télékinésie ? J'explorai frénétiquement diverses piles de stockage dans mon cerveau, cherchant le souvenir d'une mention préalable de ce mot, et n'en trouvai pas. Tout ce que je savais, c'était que ça sonnait minable.

– C'est quoi, la télékinésie ? demandai-je, supposant ce pouvoir lié d'une manière ou d'une autre au téléphone ou à la télévision.

Par pitié, ne me dis pas que je suis un téléphone humain. Un truc pareil ne pouvait arriver qu'à moi. Il n'y avait que moi pour me découvrir à douze ans des superpouvoirs qui se révéleraient inutiles, par exemple la capacité de transmettre des ondes radio.

– La télékinésie, ça consiste à déplacer les objets par la force de l'esprit. Tu as le potentiel d'envoyer cette table de pique-nique voltiger à travers le champ de maïs juste en le voulant.

– Je suis tout à fait sûr d'être incapable de déplacer des objets par la force de l'esprit, papa. Désolé de te décevoir. J'ai déjà essayé au moins mille fois.

J'étais dégoûté. Quel enfant n'a jamais essayé ce truc-là ? Et, comme tous les autres, je n'avais jamais réussi.

– Bien sûr que tu as essayé. Tous les gamins du monde ont essayé. Si tu n'as pas réussi, c'est que tes pouvoirs n'étaient pas encore prêts. Bon, cette histoire de petite graine et la suite... On a dû t'en parler à l'école ? Tu sais... le mûrissement, le corps qui change et...

– Papa ! C'est bon, d'accord ? Oh là là.

– Eh bien, c'est à peu près pareil avec les pouvoirs. La plupart des garçons acquièrent les leurs vers onze ou douze ans. Il y a sans doute plusieurs années que tu n'as rien essayé de déplacer par la force de ton esprit. Tu as laissé tomber ça depuis longtemps, non ?

Je hochai la tête, réalisant qu'il avait raison.

– Tu as juste quelques obstacles à surmonter, continua-t-il.

Je ne saisissais pas bien ce qu'il voulait dire.

– Comme... une initiation ?

Il ricana encore un peu.

– Non, fils. Comme ta cécité. (Il se pencha vers moi.) La télékinésie exige de connaître intimement les dimensions d'un objet avant de pouvoir le déplacer mentalement. Sa proximité – la distance à laquelle il se trouve de toi – joue également un rôle, mais elle est moins importante que la précision avec laquelle tu juges de son poids, de sa longueur et de sa forme. La plupart du temps, nous autres télékinésistes nous servons de nos yeux pour obtenir ces données... pour connaître chaque courbe et chaque recoin d'un objet. Je peux choisir un épi de maïs dans ce champ et le faire arriver entre mes mains en un instant, mais uniquement parce que je le vois.

– Fais-le, papa, s'il te plaît !

Je savais qu'il le ferait avant même de le lui demander. C'est sans doute un blagueur nul, mais c'est aussi le plus chouette papa du monde.

Il régnait le calme qu'on imagine dans une ferme perdue au milieu de nulle part. Le seul bruit que j'entendis fut celui de l'épi frappant la paume de sa main. Il ouvrit la mienne pour l'y déposer. Je le tâtai d'un bout à l'autre et fus instantanément convaincu. Mon père venait de me stupéfier. J'étais abasourdi. Sans voix.

Notre conversation avait été jusqu'à cet instant très académique. Théorique et abstraite. D'un coup, elle venait de devenir réelle.

– Si tu voyais chaque grain, chaque feuille, chaque fil, continua papa, sentant mon émerveillement croissant, tu aurais une image mentale de l'épi assez bonne pour l'envoyer voler à travers le champ. Mais tes pouvoirs existent, même sans la vue. Plus tu seras familier d'un objet, plus il te sera facile de le déplacer. Tu peux acquérir par le toucher, avec un peu de temps, ce qu'un autre télékinésiste obtiendrait en un instant grâce à ses yeux. Laisse l'épi et sors ton téléphone.

J'obtempérai, posant l'épi de maïs sur la table. J'avais un portable assez sympa, avec des jeux, un accès Internet et un tas d'autres trucs très chouettes inutiles à un aveugle, mais aussi une fonction de conversion de voix en texte. Si je n'y étais pas aussi collé que la plupart des gamins, je m'en servais assez pour qu'il me soit très familier.

– Fais-le tourner entre tes doigts. Tu l’as depuis deux ans, Phillip. Tu sais à quoi servent tous les boutons et où ils sont situés. Tu connais le poids du téléphone et sa forme.

Il avait raison. C’était comme une extension de ma main.

– Maintenant, pose-le sur le banc, entre tes pieds.

Son ton changea quand il passa du rôle de père à celui d’entraîneur. Ce fut un de ces moments dont je ne réalisai la signification que bien plus tard.

Une nouvelle fois, je fis ce qu’il me demandait.

– Accorde toute ton attention à l’emplacement du téléphone sur le banc – par rapport à tes pieds et aux bords de la planche. Assure-toi de savoir sur quelle face et dans quel sens il est placé.

Sa voix était calme et douce, comme pour m’hypnotiser. Je tâtonnai, me servant de mes doigts pour obtenir une « image » de la position du téléphone.

Papa continuait de me guider :

– Tends la main droite au-dessus.

J’obéis. Nous étions tous les deux là, anxieux, fébriles ou les deux. Moi, je sais que j’étais les deux.

– Maintenant, je veux que tu fasses monter ton image mentale du téléphone. Rappelle-toi comment il est placé. Il n’a pas bougé. Il est comme tu l’as laissé, soixante centimètres en dessous de ta main. Concentre-toi sur cette image, fils.

Je n’allais pas commencer à discuter : il venait d’attirer un épi de maïs dans sa main comme s’il avait eu un rayon tracteur, après tout. J’ai tenté de me concentrer sur le portable... la forme que j’avais sentie au creux de ma main... l’image qu’il devait représenter sur le banc de la table de pique-nique. Je m’efforçai de chasser tout le reste de mon esprit.

– Et maintenant, fais-le venir dans ta main. Je veux que tu le visualises en train de se soulever du banc pour arriver dans ta main. (Comme j’essayais de comprendre ce qu’il me demandait, il continua de m’encourager.) Visualise le résultat, et essaie de le produire par ta seule concentration. Continue de le visualiser, encore et encore.

J’essayais. J’essayais aussi fort que possible. Mais je n’avais encore jamais rien déplacé à l’aide de mon esprit. Je ne savais pas manœuvrer cet interrupteur-là.

– Tu vas y arriver, Phillip. Je crois en toi.

Un long moment s'écoula, durant lequel j'exerçai toute ma volonté, mais le portable refusa de bouger. J'avais un vague mal de tête, et je commençai à réaliser que tout cela n'était qu'une perte de temps. Mes parents se trompaient à mon sujet. Je n'avais pas de superpouvoirs. Je n'étais qu'un gamin aveugle normal et ennuyeux.

Comme j'allais capituler, je sentis la main de mon père me tapoter l'épaule, et me préparai à un discours de motivation sur le thème « ça va prendre du temps mais il faut continuer à essayer » – le genre d'encouragement que les pères donnent en général à leur fils, vous voyez ?

Au lieu de cela, j'entendis :

– On restera ici aussi longtemps qu'il le faudra pour que tu réussisses.

Il ne le disait pas méchamment. Pas sur le ton parental menaçant que pouvaient suggérer ces mots. Sa voix restait même tout à fait aimante, apaisante.

– Parce que je sais que tu peux y arriver.

Je vois. Il croit toujours que j'ai juste besoin d'essayer plus fort. J'allais devoir lui dire à quel point c'était sans espoir.

– Papa, je me suis concentré très fort, et ce machin n'a pas bougé. Je ne veux pas te décevoir, mais je ne crois pas que ça marche tout de suite. Comment sais-tu que j'ai ce pouvoir-là, d'ailleurs ?

– Eh bien, je le sais pour plusieurs raisons. D'abord, c'est génétique. Nous l'avons su le jour de ta naissance. Tous les pouvoirs connus ont une signature génétique distincte, c'est dans ton ADN. Ensuite, je le sais parce que je le sais, tout simplement. Je le sens au fond de moi. Tu es mon fils et, quand je te regarde... je le sais, c'est tout. Enfin – et peut-être surtout – je sais que tu as ce pouvoir parce que tu l'as déjà utilisé et que je t'ai vu faire.

J'étais déjà convaincu après le premier argument. D'après le peu de biologie que je connaissais, l'ADN constituait une preuve très valable. Le deuxième argument était purement sentimental, ce qui ne me dérangeait pas, et il me plaisait même d'entendre papa l'employer avec une telle fierté, mais avec le troisième j'en restais comme deux ronds de flan. Si j'avais utilisé mon superpouvoir, surtout du fait que j'en ignorais l'existence jusqu'alors, on aurait pu croire que je m'en serais souvenu.

Mon père sentit ma perplexité.

– Il y a deux jours, un matin, je t'ai vu arrêter ton réveil d'un geste de la main, alors que tu étais de l'autre côté du lit. (Il marqua une brève pause.) Tu n'étais pas tout à fait réveillé, tu sortais comme toujours d'un sommeil profond. Étant donné que ton réveil sonnait, je suis venu te secouer, et je suis arrivé juste à temps pour te voir agiter le bras dans la direction générale de la table de chevet. Ta main en était à soixante centimètres, mais le bouton s'est enfoncé... et la sonnerie s'est arrêtée. Toi, tu t'es retourné comme si de rien n'était. Voilà comment j'ai su qu'il était temps d'avoir cette discussion.

– Vraiment ?

Je suis sûr que les vrais héros ont de meilleures réparties que moi dans des moments pareils.

– Tu peux utiliser ton pouvoir, fils, et tu l'as déjà fait. Alors tu n'as pas à t'inquiéter de te convaincre du premier point, juste du second. Je ne te demande rien de nouveau, rien que tu n'aies pas déjà expérimenté. Juste de reproduire une tâche. (Il se leva et se plaça devant moi.) Maintenant, lève à nouveau la main.

J'obtempérai.

– Ton corps sait comment faire. Ne laisse pas ton cerveau se mettre en travers du chemin. Fais le vide dans ton esprit. Il n'y a pas de ferme, pas de maïs, il n'y a rien d'autre que toi, cette table et ton téléphone. Tu ne dois pas dire au téléphone de bouger – ne lui donne pas d'ordre. Visualise juste ce que tu veux qu'il arrive. Imagine la réussite et tu réussiras. N'essaie pas aussi fort, cette fois-ci.

Je pris plusieurs longues inspirations, chassant de mon mieux toute pensée de mon cerveau. J'imaginai le téléphone en train de se soulever du banc pour atteindre ma main, puis je l'imaginai à nouveau. Je passai plusieurs secondes ainsi, à forcer et à me concentrer. Je voulais réellement faire bouger ce machin.

Mais il ne bougea pas. Rien ne se produisit. Mon père se taisait, se demandant sans doute comment réagir à mon échec inattendu.

Je perdis ma concentration et abandonnai la partie. Vaincu, je ramenai ma main sur mon genou droit.

– Je suis désolé, papa...

Ce fut tout ce que je pus articuler avant d'entendre le téléphone retomber sur le banc.

Est-ce que c'était ce que je crois ? Je me figeai, en état de choc.

– Est-ce que c'était ce que je crois ? demandai-je, hors d'haleine.

– Tu l'as soulevé de presque un tiers du chemin, confirma sa voix fière et radieuse. Tu ne t'en rendais pas compte ? Tu l'as fait bouger. Ensuite, tu t'es déconcentré, mais tu le tenais ! Toi, mon fils, tu vas nous faire un bon télékinésiste. Tu réussiras à le faire monter jusqu'à ta main en un rien de temps.

Il était extatique. À l'entendre, on aurait dit que tous ses copains de poker étaient là pour voir le spectacle.

J'étais encore en état de choc. *Ai-je vraiment fait bouger le téléphone ?* Ceux qui voient ont des certitudes. Les yeux sont en général plus fiables que les oreilles et le nez. Il me semblait toujours être affligé d'un degré de doute supplémentaire par rapport aux garçons de mon âge, pour la simple raison qu'il me manquait la confirmation visuelle de... eh bien, de tout.

Je levai la tête vers mon père, euphorique, et lâchai une révélation toute neuve, la seule pensée que je surpris à rouler entre mes tempes.

– La Force est avec moi ?

– Oui, Phillip. (Il éclata encore de rire et se pencha pour me serrer contre lui, bien trop fort.) On peut dire ça, oui.

Chapitre 2

Un nouveau monde

– Je suis un superhéros ! m'écriai-je en me redressant de toute ma hauteur, les bras levés.

Je me sentais revigoré, lancé comme un boulet, libre. Je me sentais important.

– Un gardien, fils, me corrigea papa.

– C'est pareil, non ?

– Oui, sans doute, admit-il.

S'ensuivit une série de questions digne d'un enfant de cinq ans... le genre dont toute réponse mène à une autre question. On aurait dit une épreuve contre la montre d'un jeu télé.

– Combien y a-t-il de gens doués de superpouvoirs dans le monde ?

– Des milliers.

– Combien font partie des gentils ?

– Plus de la moitié, mais ça reste trop peu. Certains ne sont ni bons ni mauvais : ils choisissent simplement d'ignorer leurs pouvoirs, de vivre comme des humains normaux.

– Combien habitent ici ?

– À Freepoint ? Sur les neuf mille habitants, je crois qu'à peu près mille cinq cents seulement sont des gardiens. Peut-être deux mille. Les autres sont des assistants.

– Combien sont mauvais ?

– Ici ? Aucun. C'est une zone sûre pour les nôtres. Aucun criminel ne voudrait habiter cette ville.

– Et Bobby Simpkins ?

- Le copain avec qui tu es allé camper ?
- Ouais.
- Il n'a pas de superpouvoirs. Sa famille est composée d'assistants. Son père travaille à notre centre des transports. C'est un type bien.
- Quel est ton vrai travail ?
- À New York, je combattais le crime, j'arrêtais les voleurs et autres criminels, comme mon père avant moi. Mais, à présent que nous sommes ici, je suis protecteur.
- C'est quoi, un protecteur ?
- Quelqu'un qui veille sur la ville et ses habitants. Un peu comme un policier.
- Attends une seconde. Tu ne disais pas qu'il était rare d'avoir le même pouvoir que ses parents ? lui dis-je, alors que me revenait cette partie de son discours d'« introduction aux superpouvoirs ».
- C'est vrai. C'est si rare que beaucoup de gens considèrent ça comme un signe.
- Un signe de quoi ? demandai-je, hésitant.
- Le signe que l'enfant est exceptionnel. Certains des plus grands héros de l'histoire sont des fils ou des filles ayant hérité d'un pouvoir identique à celui de leurs parents. Il n'y en a qu'une poignée par génération.
- Donc je suis exceptionnel, c'est ça ?
- Ça se peut. En plus d'avoir hérité les talents de ton père, tu as aussi des marqueurs génétiques qui suggèrent quelque chose d'unique en toi ou en tes capacités.
- Des marqueurs génétiques ?
- Ton ADN ressemble à celui de tous les télékinésistes que nos scientifiques ont jamais vus, y compris le mien... sauf pour un ou deux détails.
- Ça veut dire que je suis un peu taré ?
- Non, fils. Tout ce que ça veut dire, c'est que tu es la première personne vivante à détenir ces marqueurs de l'ADN, et nous n'en connaissons pas le sens – pour peu qu'ils en aient un – avant de t'avoir vu grandir et mûrir. Parfois, quand ce genre de chose se produit, l'individu concerné possède des pouvoirs un peu renforcés ou un peu diminués. Le plus souvent, ces nouveaux marqueurs de l'ADN n'entraînent aucun changement notable de personnalité ni de développement. Rappelle-toi une chose : nos

frères et sœurs doués de pouvoirs nous donnent sur le reste du monde un avantage en matière de développement scientifique et technologique, mais l'ADN reste un domaine nouveau pour tout le monde, gardiens comme humains. Nous ignorons encore énormément de choses.

– Je croyais qu'on tenait son ADN de ses parents.

– Oui. Mais celui des gardiens se comporte bizarrement. Parfois, l'union de deux parents gardiens a pour effet de ramener à la surface des caractères récessifs restés latents pendant plusieurs générations... ou de faire apparaître des gènes encore jamais vus. Malgré tous nos progrès, nous ne savons toujours pas comment ni pourquoi nous existons... comment nous sommes apparus... comment et pourquoi notre ADN est différent. Notre « espèce », si j'ose dire, est encore un mystère – même pour nous.

Toutes ces histoires d'ADN et de famille me rappelèrent la question que j'avais étonnamment oublié de poser.

– Et maman ?

– Quoi maman ? demanda papa, espiègle.

– C'est quoi, son pouvoir ?

– Pourquoi est-ce que tu ne le lui demandes pas toi-même ?

– Tu ne pourrais pas me le dire ? fis-je, un peu plaintif. Je ne veux pas attendre de rentrer à la maison pour le savoir.

– Non, Phillip. Je veux dire : pourquoi est-ce que tu ne lèves pas la tête pour le lui demander toi-même ?

À ce moment précis, j'entendis un bruit étrange – bref mais immanquable. Le bruit qu'on émet quand on prend un coup de poing à l'estomac, ce *pouf!* d'air expulsé, mais beaucoup plus rapide. Ou bien une toute petite explosion. Je n'en tirai aucune conclusion avant que...

– Bonjour, mon chéri.

J'aurais reconnu cette voix n'importe où.

– Maman ? lançai-je en levant brusquement la tête.

J'avais perdu le compte du nombre de fois que j'étais resté abasourdi pendant cette dernière heure.

– Tu as un paquet de nouvelles informations à digérer aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Je me contentai de hocher la tête, me demandant encore comment ma mère était venue de la maison jusqu'au champ de maïs et depuis combien de temps elle s'y trouvait.

– Bon, et si tu me posais la question que tu voulais me poser, que je puisse retourner à la maison m’assurer que ton frère n’est pas en train de tout casser ?

– Euh... balbutiai-je. Papa refuse de me dire ce qu’est ton superpouvoir.

– Je trouve que ça ne ressemble pas à une question, me reprocha-t-elle, passant en mode mère le temps de me donner une leçon de grammaire au beau milieu de mon grand entretien de superhéros adolescent.

Je reformulai ma phrase comme le bon élève que j’étais.

– Je me demandais : est-ce que tu veux bien me dire ce qu’est ton superpouvoir, s’il te plaît ?

– C’est beaucoup mieux, déclara-t-elle avec une trace d’humour. (Je l’entendis s’approcher de moi.) Et si le nouveau superhéros embrassait sa maman pour la première fois ?

J’aurais peine à vous faire comprendre à quel point elle me gâchait ce moment en se comportant comme ma mère. *Je viens de faire bouger mon téléphone avec mon cerveau, maman, est-ce qu’on est vraiment forcés de s’embrasser tout de suite ?*

J’ouvris donc les bras et attendis que passe ce moment gênant. Dieu merci, nous nous trouvions dans une ferme déserte.

Ma mère m’enlaça et me serra contre elle – elle n’avait plus à se pencher beaucoup : j’avais grandi de deux bons centimètres depuis notre déménagement. Je refermai les bras autour d’elle et la serrai en retour, appréciant assez la sensation en mon for intérieur.

– Mon pouvoir, c’est la téléportation, Phillip, chuchota-t-elle à mon oreille. Ça veut dire que je peux passer d’un endroit à un autre en un instant.

Je tombai en plein dans son petit piège.

– Où ça, par exemple ?

Pouf!

J’entendis à nouveau ce bruit et sus instantanément que nous n’étions plus au milieu du champ de maïs.

– Par exemple dans ta chambre, l’entendis-je murmurer avant qu’elle ne me lâche.

Mon nez me confirmait que c’était bel et bien ma chambre. J’entendais les dessins animés de Patrick hurler au salon. Avant que je puisse m’acclimater à ce nouvel environnement et revenir de

ma surprise, elle me prit la main et j'entendis à nouveau la petite explosion.

Pouf!

Puis un bruit caractéristique... l'océan.

Depuis ma plus tendre enfance, j'aimais l'océan. J'aimais rester debout sur le sable, tout au bord de l'eau, et regarder vers la haute mer pendant des heures. Je ne voyais rien du tout, bien entendu. Mais je *sentais* l'océan. Et l'entendais. Le humais. Il me semblait... gigantesque. Éternel. Cela peut paraître étrange, mais quelque chose dans sa nature infinie m'emplissait de paix. Toutes mes excuses à ceux que j'aime, mais je n'ai jamais eu envie de voir rien ni personne autant que l'océan.

Ce jour-là, les vagues étaient agitées. Maman et moi nous trouvions juste devant. De fins embruns nous fouettaient le visage tandis que l'eau clapotait sur la plage.

– Tu sais où on est, hein ? cria-t-elle pour se faire entendre à travers le rugissement des rouleaux.

Comme si elle avait besoin de le demander.

– Oh oui ! m'exclamai-je.

Elle savait l'effet que me faisait la mer. Voilà pourquoi elle m'avait emmené ici. Sauf que, cette fois, j'étais aussi fasciné par son pouvoir que par la puissance de l'océan.

Nous nous trouvions à au moins une journée de voiture de Freepoint, je le savais. Peut-être deux. Nous venions de traverser sept ou huit États en l'espace d'une demi-seconde. Je décidai alors que la téléportation était le truc le plus génial que je connaissais. Je n'aurais jamais osé le lui dire, mais j'ai trouvé ma mère sacrément plus cool à partir de ce jour-là.

Pouf!

Le changement du taux d'humidité fut la première chose que je remarquai en ce nouvel endroit. Puis les oiseaux, les enfants qui jouaient, le bruit de nombreux klaxons hurlants. *Central Park!* Mon coin favori de New York avait toujours été Central Park. Maman nous y emmenait plusieurs fois par semaine pour un pique-nique ou une promenade. Elle avait toujours veillé à ce que nous bénéficions d'exercice et d'air pur, même au sein d'une métropole comme New York.

– Comment est-ce possible ? demandai-je, impressionné. Comment peut-on passer aussi vite de là-bas à ici ?

– C'est mon don, Phillip. La téléportation revient à ouvrir une porte vers un autre point de la planète. Comme si on sautait le temps et l'espace qui nous en séparent. C'est grâce aux téléporteurs que les héros peuvent habiter Freepoint ou une de nos deux autres villes tout en combattant le crime dans le monde entier.

– Alors... tu es une espèce de taxi pour superhéros ?

Elle s'esclaffa. Le rire naturel de maman n'aurait pu être plus différent de celui de papa. Beaucoup plus mélodieux, mais tout aussi agréable à mes oreilles.

– J'imagine qu'on peut dire ça. Je travaille au centre des transports, en ville. Il abrite une trentaine de téléporteurs. Et oui, nos capacités nous servent à transporter les héros là où les appellent leurs missions, et à les ramener. Sans téléportation, Freepoint n'existerait pas et nous serions dispersés dans le monde entier.

– Comment ça marche ? Est-ce qu'il faut que tu touches la personne ?

Avide lecteur de science-fiction, j'avais le souci des détails, notamment ceux des modes de fonctionnement.

– C'est ça, dit-elle en souriant. Mais ça peut être autre chose qu'une personne.

– Tu peux téléporter des objets ?

– Bien sûr. Tout ce sur quoi je peux mettre la main. Ou même le pied.

– Comme une voiture ?

– Oui.

– Une maison ?

– Oui, ça aussi.

– Un avion ?

Elle eut un nouveau rire.

– Je suppose que oui. Si j'étais obligée. (Je secouai la tête, abasourdi.) Pour être franche, je n'ai jamais dû transporter quoi que ce soit d'aussi gros. Mais, oui, je crois que je pourrais le faire si c'était nécessaire.

Sur ces mots, elle me prit par le bras.

Pouf!

Nous étions de retour dans le champ de maïs.

– Papa, tu ne devineras jamais où je viens d'aller ! lançai-je, suffisant, avant de réaliser à quel point cela devait paraître idiot.

Mon père choisit cependant de me faire plaisir :

– J’ai hâte de l’apprendre.
– Bon, dit maman. Je suis sûre que Patrick a eu le temps de faire quelque chose qui mérite une punition. Il vaut mieux que j’aie constaté les dégâts.

Et, juste comme ça... *pouf!* elle disparut. Je savais déjà que je ne me lasserais jamais de la sentir exercer son pouvoir.

Ah ! oui, Patrick...

– C’est quoi, le pouvoir de Patrick, papa ?

Il s’approcha de moi.

– Là, il est très important que tu saches garder un secret, parce que Patrick ne connaît pas plus ses pouvoirs que tu ne connaissais les tiens ce matin. Ton frère est doué de supervitesse.

– Comme Flash ?

– Oui. Exactement comme ça. Il peut courir, sauter, bref effectuer n’importe quelle action physique mille fois plus vite que toi ou moi.

Cool, pensai-je. J’aimais bien Patrick, dans l’ensemble. Je sais que la plupart des gens détestent leur petit frère pendant une grande partie de leur enfance, mais le mien, la majorité du temps, était sympa.

– Attends une seconde, dis-je. C’est pour ça qu’il est tout le temps déjanté ?

– Ne dis pas que ton frère est déjanté, Phillip, c’est un vilain mot. (Il marqua un temps de silence.) Mais oui, son hyperactivité est directement liée à ses pouvoirs, d’après ce que les médecins nous ont dit. Ils ne se manifesteront pas tout de suite, paraît-il, mais les graines sont là, et elles commencent à germer. Ça prend cette forme parce que son corps et son esprit ne sont pas encore prêts.

Je n’en aimai que plus mon frère de savoir qu’il ne maîtrisait pas son agitation. Je l’avais cru juste déjanté.

– Mais il faut le garder à l’écart de tout ça, tu comprends ? Ne pratique pas tes pouvoirs devant lui, ne lui en parle pas, rien du tout. Le moment venu, quand il sera prêt, j’aurai avec lui la même discussion que j’ai eue avec toi aujourd’hui. Mais jusqu’à ce jour-là, quoi qu’il arrive, tu gardes ça pour toi, d’accord ?

– Oui, papa, d’accord. Alors... tout le monde en ville est... au courant ? demandai-je sans trop savoir si j’employais l’expression appropriée. Tu sais... du truc « les superhéros existent vraiment » ?

– Oui.
– À part Patrick, donc, supposai-je.
– À part Patrick et tous les autres enfants à qui on n’a pas encore parlé de leurs pouvoirs. À peu près tous les acquièrent vers onze ou douze ans, et dans l’ensemble, les héros de la ville – même les ados – n’ont aucun problème pour garder le secret. C’est un peu comme le Père Noël dans le monde réel... tout le monde sait qu’il ne faut pas l’enlever aux petits enfants. Ça te paraît raisonnable ?

– Oui, dis-je, sincère.
– Sauf que c’est beaucoup plus grave. Les gardiens considèrent qu’informer un enfant de ses pouvoirs est un rite sacré entre ses parents et lui – et ils n’apprécient pas qu’on le leur vole. Et on estime que c’est un peu vulgaire d’utiliser ses pouvoirs en ville. Nous faisons de gros efforts pour que Freepoint ressemble à une ville normale et fonctionne comme telle. Elle est assez reculée, mais on a parfois des visiteurs. Par ailleurs, c’est un bon entraînement pour ta vie dans le monde réel, quand tu seras adulte : garder le secret sur tes pouvoirs pourra faire la différence entre la vie et la mort.

La perspective d’être un héros adulte, combattant le crime à travers le monde, m’exaltait tout autant que le mot « mort » me calmait.

– Maintenant, je crois qu’on devrait rentrer à la maison. Tu as beaucoup de choses à assimiler.

– Mais, papa, protestai-je, j’ai plein d’autres questions ! On ne peut pas rester ici encore un peu ?

Je savais que ça ne marcherait pas. J’avais très souvent tenté l’approche « oh, s’il te plaît... est-ce qu’on ne pourrait pas... » du baratin, et ça n’avait pas marché une seule fois.

– Tu as tout le temps de poser des questions, Phillip, me rassura-t-il alors que nous nous dirigeons vers la voiture. Et le reste de ta vie pour explorer ce nouveau monde. Nous pourrons pratiquer nos pouvoirs ensemble et avoir mille discussions sur ce que représente le fait d’être un gardien. On ne peut pas tout faire le même jour.

Je savais qu’il avait raison, d’un point de vue logique, mais à douze ans, on ne met pas forcément la logique en haut de sa liste de priorités, aussi me sentis-je frustré. Il ne fallut cependant à mon

cerveau que le temps de quelques pas pour me rappeler qu'à tout le moins je possédais des superpouvoirs. J'étais arrivé jeune garçon dans ce champ de maïs, je le quittais superhéros. Tous les gamins qui rêvent d'un tel événement ne le voient jamais se réaliser. J'avais retrouvé ma bonne humeur avant même que nous n'atteignions l'allée de gravillons.

– Avant de rentrer, je vais te donner quelque chose, dit mon père.

Il déverrouilla les portières à l'aide de sa télécommande. Je montai en voiture en même temps que lui.

– Quoi donc ? interrogeai-je, impatient.

Il démarra.

– Ton premier accessoire de superhéros. (Il plongea la main dans la boîte à gants centrale, et me la tendit.) Tiens. Prends.

J'explorai sa paume et y trouvai un petit objet circulaire dont je m'emparai. À peine plus grand qu'un dollar en argent, métallique, il était lourd pour sa taille.

– Il y a un bouton sur le côté. Mais n'appuie pas dessus.

Exactement ce que j'allais faire. Il me connaissait bien.

– Pourquoi ? demandai-je, curieux de connaître la raison pour laquelle il me donnait un objet et m'interdisait de l'utiliser.

– C'est une balise d'appel radio. Tous les superhéros actifs en ont une, en cas d'urgence. Si jamais tu as des ennuis, appuie sur le bouton.

– Et qu'est-ce qui se passera ? interrogeai-je en faisant rouler l'appareil entre mes doigts.

– Un téléporteur viendra. Ta balise est programmée pour alerter ta mère. Où que tu sois, quand tu appuieras sur ce bouton, elle saura que tu as des problèmes. Et où tu te trouves, grâce à la puce GPS intégrée. Ça signifie qu'elle pourra te rejoindre en un clin d'œil.

– Cool !

Je ne pouvais plus cacher mon enthousiasme. Des superpouvoirs, la téléportation, des balises de secours... J'avais l'impression de m'être réveillé dans une de mes BD !

– Ce que je veux, ajouta mon père en manœuvrant le levier de vitesse avant de sortir de l'allée, c'est que tu l'aies sur toi en permanence. Joue avec. Familiarise-toi avec sa forme. Apprends à connaître cette balise aussi intimement que ton téléphone, d'accord ?